



Société française d'héraldique & de sigillographie

Titre	Histoire des cimiers et timbres héraldiques. Enquête documentaire – Chapitre I : les origines ?
Auteur	Dominique DELGRANGE
Publié dans	<i>Revue française d'héraldique et de sigillographie - Études en ligne</i>
Date de publication	octobre 2024
Pages	11 p.
Dépôt légal	ISSN 2606-3972 (3 ^e trimestre 2024)
Copy-right	Société française d'héraldique et de sigillographie, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, France
Directeur de la publication	Jean-Luc Chassel

Pour citer cet article Dominique DELGRANGE, « Histoire des cimiers et des timbres héraldiques. Enquête documentaire – Chapitre I : les origines ? », *Revue française d'héraldique et de sigillographie – Études en ligne*, 2024-8, octobre 2024, 11 p.
http://sfhs-rfhs.fr/wp-content/PDF/articles/RFHS_W_2024_008.pdf

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE

Adresse de la rédaction : 60, rue des Francs-Bourgeois, 75141 Paris Cedex 03

Directeur : Jean-Luc Chassel

Rédacteurs en chef : Caroline Simonet et Arnaud Baudin

Conseiller de la rédaction : Laurent Macé

Comité de rédaction : Clément Blanc-Riehl, Arnaud Baudin, Pierre Couhault,
Dominique Delgrange, Hélène Loyau, Nicolas Vernot

Comité de lecture : Jean-Christophe Blanchard (CNRS), Ghislain Brunel (Archives nationales), Jean-Luc Chassel (université Paris-Nanterre), Guilhem Dorandeu (École française de Rome), Luisa Clotilde Gentile (Archivio di Stato, Torino), Marc Gil (université Charles-de-Gaulle-Lille III), Laurent Hablot (EPHE), Laurent Macé (université Toulouse-Jean-Jaurès), Christophe Maneuvrier (université de Caen Normandie), Miguel Metelo de Seixas (Universidade Nova de Lisboa), Maria do Rosário Murujão (Universidade de Coimbra), Marie-Adélaïde Nielen (Archives nationales), Michel Pastoureau (EPHE), Michel Popoff (BnF), Ambre Vilain (université de Nantes), Inès Villela-Petit (BnF).

ISSN 1158-3355

et

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE ÉTUDES EN LIGNE

ISSN 2006-3972

© **Société française d'héraldique et de sigillographie**
SIRET 433 869 757 00016

Histoire des cimiers et des timbres héraldiques
Enquête documentaire
Chapitre I : Les origines ?

Dominique DELGRANGE

« Ils ont des casques de cuivre terminés par une grande saillie »

Diodore de Sicile

*

* *

I. LES ANCETRES DES CIMIERS ? DE L'ANTIQUITE AU XI^e SIECLE

1. L'Antiquité

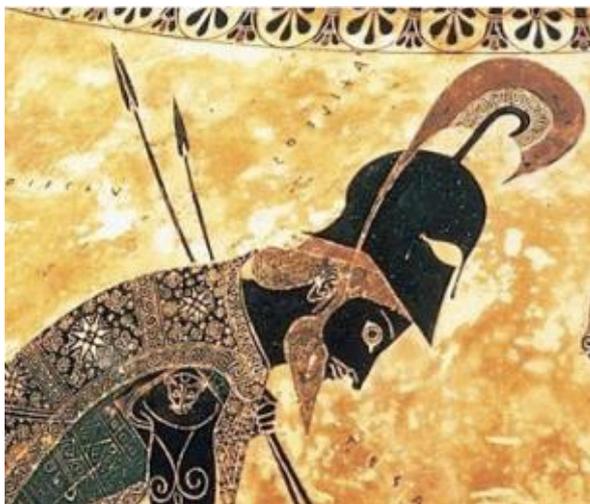
Les textes anciens, la statuaire antique et les objets, les monnaies, la céramique...¹, restituent les images des plus anciens exemples de cimiers. Les divinités de l'Égypte sont coiffées d'ornements volumineux, les crêtes surmontant les casques antiques, grecs ou romains grandissent et élèvent la stature du guerrier ².

Observant les coutumes de l'ouest de l'Europe, Diodore de Sicile fournit une description des casques des Gaulois : « Ils ont des casques de cuivre terminés par une grande saillie ; et pour donner une apparence imposante à ceux qui s'en couvrent la tête, ils prolongent cette saillie en y ajoutant soit des cornes, soit des masques d'oiseaux ou de quadrupèdes »³.

1. Louis MORERI *et al.*, *Le grand dictionnaire historique*, 10 t., Paris, 1759, t. 3, p. 694 : « Hérodote attribue aux Cariens la première invention des cimiers, et dit que ceux de cette nation furent les premiers qui portèrent des aigrettes et des plumes sur leurs casques, et les premiers qui peignirent des figures sur leurs boucliers... ».

2. Les casques à cimier ou à crête encore portés à l'occasion de cérémonies par certains corps d'armée (Garde républicaine en France, Horse Guards en Angleterre, carabiniers pontificaux...) prolongeraient cette antique tradition ?

3. Diodore de Sicile (v. 90-30 avant J. C.) s'attarde sur les casques des Celtibères portant « sur la tête des casques de cuivre ornés d'une crête rouge » (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, trad. André François MIOT, 7 vol., Paris, 1834-1838, t. 2, livre 4-XXX, p. 366, et XXXIII, p. 372). On peut prendre également en compte les curieuses statuettes de bronze de la civilisation nuragique en Sardaigne, certaines montrent des personnages coiffés d'un large « cimier ».



I



I bis

I. *Achille coiffé d'un casque corinthien.* Amphore attique à figures noires (milieu du VI^e s. av. J.C.) provenant de Vulci, marque d'Exékias (détail). Museo Gregoriano Etrusco, Vatican.

I bis. *Prince ou druide du Glauberg.* Statue en grès – 1,86 m (V^e s. av. J.C.) Musée du monde celtique, Glauberg. Photographie : P. Odvody, *Keltenwelt am Glauberg* (D).

Les héros troyens, Énée et Anchise, dans *l'Énéide* de Virgile portent des casques ornés d'aigrettes ou crêtes (*fig. I*)⁴. Dans le monde antique, en Mésopotamie, chez les Étrusques, en passant par la Scandinavie, les cornes sont considérées comme des appendices qui relient à la divinité. La figure de Moïse en est un exemple, celle d'Alexandre le grand coiffé des cornes d'Amon un autre. Le porteur de cornes, comme par magie, est investi de pouvoirs : force, courage, virilité, vitalité...⁵. Les valeurs et leur expression, véhiculées par cet attribut remontant à la plus ancienne antiquité, n'avaient sans doute pas disparu dans l'esprit des gens du Moyen Âge.

Une statue de grès découverte en Allemagne en 1996 sur le site de l'oppidum de Glauburg (Hesse) figure un dignitaire celtique en pied (*fig. I bis*). Sa tête est surmontée d'un double appendice dont la forme a été interprétée par les archéologues comme une représentation agrandie des feuilles de gui, la plante sacrée des Celtes. Le cimier – ou ornement de coiffure – est ici encore un accessoire magique, reliant son porteur à un ensemble de forces ou d'énergies invisibles. Dans un autre contexte, plus tard, le cimier du Moyen Âge que les joueurs et tournoyeurs fixaient sur leur heaume sera peut-être investi, pour les utilisateurs et les spectateurs, des mêmes pouvoirs ?

Les groupes de hoplites grecs, de légionnaires ou de prétoriens romains (*fig. 2*)

4. Anne LOMBARD-JOURDAN, *Fleur de lis et oriflamme*, Paris, 1991, p. 54 : *ardet apex capiiti cristisque* ... Le poète antique compare ces cimiers à des flammes : faut-il comprendre que ces appendices seraient de couleur rouge ?

5. Svan TITO ACHEN, *Symbols around us*, New York, 1978, p. 60-63 : *The horns became almost a professional sign of the military class, with the conotation " militancy ", " courage ", " attack ", " defence ", " security ", " victory ", " deliverance ", " honor ", " dignity ", " rank "and from this " pride " and " arrogance ".*

présentent des silhouettes aux casques assez semblables, sans marque de « personnalisation ». Il en va souvent de même pour ceux qui coiffent les guerriers représentés sur des objets retrouvés en Scandinavie, en particulier les « moules » ou « coins » de Torslunda⁶, datés du sixième siècle de notre ère (fig. 3).



2



3

2. Légionnaires romains coiffés du casque à crête

Rome, arc de triomphe de Septime Sévère (203 ap. J.C.)

3. Représentation de guerriers coiffés d'un casque surmonté d'une figure animale

Plaque de Torslunda, Scandinavie, VI^e s. ap. J.C. (Knut STJERNA, « Hjälmur och svärd i Beowulf », *Studier tillagnade Oscar Montelius*, 1903, fig. 1)



4. Détail du décor ornant le chaudron de Gundestrup

Argent (I^{er} s. av. J.C.). Musée national de Copenhague (Danemark)

6. Trouvés sur l'île de Öland et conservés au Musée de Stockholm (Suède).

Cependant d'autres exemples, comme les figures du « Chaudron de Gundestrup » (fig. 4) ou de rares objets réels, et non des représentations, témoignent, au moins pour le monde celtique et germanique, d'une plus grande diversité, qu'il s'agisse du casque de Waterloo bridge, aux deux cornes, trouvé dans la Tamise à Londres en 1868, de celui de Connesti, près de Carei, mis à jour en 1960, montrant un oiseau aux ailes largement étalées, et dernièrement deux pièces sorties en 2004 de la terre de l'oppidum de Titignac (Corrèze), portant l'une, trois larges anneaux et l'autre, une tête et un long col de cygne.

Les dimensions encombrantes, le mode de réalisation et la fragilité des objets retrouvés permettent d'écarter l'usage au combat de tels casques, à moins qu'ils puissent servir d'enseigne au chef, à une personnalité remarquable. Les archéologues ont vu sur le « Chaudron de Gundestrup » la description d'une scène à caractère religieux ou mystique. Des trompettes munies d'un pavillon en forme de tête d'animal, comme celles figurant à droite sur le panneau de ce « chaudron », ont pu être retrouvées à Tintignac en présence de neuf casques dont deux ornés de « cimiers » différents. Michel Pastoureau avance prudemment qu'il est « toutefois difficile d'établir un lien de filiation directe entre les cimiers des combattants du Haut Moyen Âge (guerriers scandinaves) et le cimier héraldique tel qu'il se met progressivement en place au XII^e et au XIII^e siècles⁷ ».

La comparaison des modes d'utilisation des objets avec la forme qui leur est donnée sur les diverses représentations permettrait-elle de différencier une catégorie de « cimiers » variés, lesquels renverraient à un rite liturgique ou magique, alors que des « cimiers » d'un type banal, standardisé⁸, serviraient plutôt d'attributs réservés aux guerriers ?

2. Antiquité tardive

Pendant la période qui s'étend du Bas-Empire jusqu'à l'époque carolingienne, les casques ne sont surmontés que d'une arête dépourvue de signe distinctif. C'est l'image qui apparaît sur les pages des manuscrits de Saint-Gall, la Bible de Charles-le-Chauve, la « psychomachie » de Saint-Amand⁹. Des heaumes pointus de type « Spangerhelm¹⁰ » coiffent les figures de combattants animant la célèbre « tapisserie » ou broderie de Bayeux (fig. 5). Ils sont portés aussi bien par les Normands que par les Saxons. Les boucliers sont peints et les cavaliers tiennent des lances avec pennons aux couleurs et emblèmes variés alors que les casques ne portent aucune marque permettant de les différencier. Datant des environs de l'an 1100, la Bible d'Etienne Harding¹¹ contient plusieurs illustrations de scènes montrant des guerriers dont l'équipement ressemble tout à fait à celui de « Bayeux ». On décèle également l'apparition de motifs tout à fait héraldiques sur les boucliers : fascés,

7. Michel PASTOUREAU, « Du masque au totem. Le cimier héraldique et la mythologie de la parenté à la fin du Moyen Âge » dans *Figures et couleurs*, Paris, 1986, p. 139-163, ici p. 139.

8. Pastoureau (*ibid.*, p. 140) émet l'idée que le cimier médiéval, signe de reconnaissance, marque, est « beaucoup plus qu'une parure de casque... à la fois masque et totem ». Nous y reviendrons dans l'annexe 10 (*Tableau de « l'évolution » des cimiers et leur continuation* et n. 510) à propos de la persistance d'une utilisation des coiffes volumineuses par un groupe, dans le cadre de fêtes ou de cérémonies en Europe, et ailleurs.

9. Reproductions dans Jean HUBERT, Jean PORCHER, Wolfgang Fritz VOLBACH, *L'Empire Carolingien*, Paris, 1968, p. 138, 172 et 188.

10. Ces casques à nasal (« Nasenberge ») ou pointus (« Glockenhaube ») entreraient dans une catégorie « pré-héraldique » car ils ne permettraient pas l'adjonction d'un décor (« Schmuck »). Voir Gustav Adébert SEYLER, *Geschichte der Heraldik*, Nuremberg, 1890, p. 104 et s.

11. BM Dijon, ms. 14.

chevrons, parti, bandé, étoile, alors que les heaumes pointus sont encore indifférenciés, mis à part un exemple représenté au folio 13 qui semble peint en deux couleurs.



5. Cavaliers normands portant le heaume conique à nasal, sans décor, à timbre pointu. Détail de la « Tapiserie » ou broderie de Bayeux (fin du XI^e siècle). Musée de la Tapiserie de Bayeux

La monotonie des premiers « pseudo-cimiers » s’oppose à la grande diversité des véritables cimiers qui apparaîtront plus tard. Les descriptions comparatives introduites par Ottfried Neubecker¹² nous feraient bien croire en une « continuité » ou une évolution darwinienne du « phénomène des cimiers » depuis l’Antiquité, cependant l’exemple que cet auteur fournit avec le casque d’un personnage identifié, le Grec Chrysispos (IV^e siècle av. J.C.), ne montre rien d’autre qu’un cimier sans signe distinctif. Il en est de même avec l’évocation d’une « aigrette couleur de flamme » arborée plus tard, en 357, par Chnodomaire, roi des Alamans¹³. Aucun lien, aucune continuité, ne peuvent donc être établis entre ces plumets des casques de la période antique, ces crêtes de l’époque carolingienne et les cimiers médiévaux, et à plus forte raison modernes, sinon le fait que, placés en position élevée, ils peuvent être un élément de repère, de distinction. Le cimier médiéval est d’abord une marque, un signe individuel, même s’il s’inscrit dans une pratique collective. Il affirme et exprime bien « de qui il s’agit » alors que l’appendice du casque antique (pour ne pas dire « cimier » !) trouve son usage et sa justification dans une activité collective organisée par et pour le groupe, sans suivre une démarche d’identification individuelle.

12. Ottfried NEUBECKER, *Heraldik. Wappen – ihr Ursprung, Sinn und Wert*, Francfort, 1977, p. 150-151.

13. AMMIEN MARCELIN, *Histoires*, cité par Dominique BARTHELEMY, *La Chevalerie*, Paris, 2012, p. 42-43.

3. De la gestation à l'émergence, le douzième siècle

À partir du XIII^e siècle, les représentations imagées des scènes de combats ou de joutes montrent des heaumes aux timbres plus différenciés. L'usage du cimier semble déjà être confirmé à cette époque, un peu moins de cent ans après l'émergence des premières armoiries. Le timbre fixé sur le heaume apporte une réponse pratique au besoin de reconnaissance : identifier un personnage au cœur de la mêlée ou sur les rangs serrés au milieu des combattants participant à un béhourd ; durant toute cette période il y a encore confusion entre l'action de guerre et le tournoi¹⁴. L'idée du cimier s'est répandue avec des productions de la littérature courtoise baignant dans le merveilleux ; on pourrait donc admettre que les textes auraient précédé et inspiré la réalisation et l'usage de cimiers réels. Vers le milieu du XII^e siècle, les romans du cycle arthurien évoquent des éléments du décor du heaume, préfigurant le cimier du roi Arthur : le dragon déjà arboré par son père, Uther Pendragon¹⁵. Dans l'histoire du *Gaydon*, composée pour la cour des Plantagenêt, un geai se pose sur le casque d'un des héros, Thierry, l'écuyer de Roland, au moment où il va affronter Pinabel, champion du traître Ganelon au cours d'un duel judiciaire¹⁶. Toutefois, l'examen des séries de sceaux semble indiquer que c'est seulement à partir du dernier tiers du XIII^e siècle que la figure du dragon apparaît sur les cimiers.

La littérature médiévale restitue une image du cimier timbrant le haut ou comble du heaume, tantôt sous la forme de pierreries rutilantes ou escarboucles, tantôt comme une ancre ou des crochets, ou encore une roue ou un objet animé¹⁷. Des exemples puisés dans le *Roman d'Alexandre* et dans Wolfram von Eschenbach, *Parzival* ont été commentés par Madame Catalina Girbea, au cours de sa communication « Le cimier animé dans le roman médiéval », exposée dans le cadre de la table ronde du cycle héraldique, à l'université de Poitiers en 2012¹⁸. Ces références complètent les mentions signalées autrefois par Louis Bouly de Lesdain¹⁹. Les textes anciens offrent de nombreux exemples de heaumes ornés de pierres précieuses et de gemmes, par exemple dans la *Chanson de Roland*. Cependant, la présence de tels objets n'a pas été détectée sur les sceaux. Si Viollet-le-Duc évoque les

14. Richard BARBER et Juliet BARKER, *Les tournois*, 1989, p. 18 et p. 24 : « on aurait eu du mal à distinguer alors le tournoi de la bataille réelle ».

15. Voir les citations d'après *Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, dans les années 1135-1140, et le *Roman de Brut* de Wace, vers l'an 1155, dans Michel PASTOUREAU, *Les chevaliers de la Table ronde*, Paris, 2006, p. 32 : « Arthur [...] place sur sa tête un casque d'or façonné à l'image d'un dragon », et d'après Wace : « Helme ot en sun chef clair luisant dessus ot portrait un dragun [...] il ot este Uther son père ».

16. « Je m'appelais Thierry alors, on m'a donné depuis le nom de Gaydon en souvenir du geai qui à ce moment vint se poser sur mon heaume » (François GUESSARD, Siméon LUCE, *Gaydon, chanson de geste* Paris/Leipzig, 1862, p. xxxv, cité par Martin AURELL, *L'Empire des Plantagenets*, Paris, 2003, p. 156 ; voir également Jean SUBRENAT, *Le Gaydon, chanson de geste du XII^e siècle*, Louvain/Paris, 2007).

17. *Le Roman d'Alexandre*, vers 1495 et 1497. Wolfram VON ESCHENBACH, *Parzival*, éd. Eberhard NELLMANN, 2 vol., Francfort, 1994, vers 36, 39, 50 et 741. Louis BOULY DE LESDAIN, « Études héraldiques sur le XII^e siècle » dans *Études héraldiques*, Miscellanea heraldica, 2 vol., Paris, 1978-1983, t. 1, 1978, p. 127-186, ici p. 178-179 pour les exemples relevés par cet auteur dans le *Roman de Troie* et le *Roman de Thèbes*.

18. Organisée par Laurent Hablot le 11 juin 2012.

19. À propos des pierres précieuses ornant les heaumes évoqués dans la littérature, voir SEYLER, *Geschichte...* (cité n. 10), II, I, p. 105.

pierreries décorant les heaumes, il ne connaît aucun exemple conservé²⁰. Plus tard, au XIV^e siècle, les pierreries et les gemmes paraissent être utilisés dans l'ornementation des heaumes, ou plutôt des couronnes fixées aux bassinets des princes. Mieux qu'un accessoire, un embellissement, le cimier « littéraire » du XII^e siècle semble être une représentation fantastique encore sans rapport avec la généalogie ou l'évocation du lignage auquel appartient le personnage. Les images diffusées avec plus ou moins de précision ou de fantaisie, réinterprétées par une littérature courtoise et légendaire venant presque naturellement à l'esprit des riches commanditaires, servirent vraisemblablement de source d'inspiration aux joailliers de cour. Des heaumes sont ornés de pierreries : les bassinets du Prince noir à Cantorbéry, d'un prince français dans le trésor de la cathédrale de Chartres, le chapel de parade de Charles VI retrouvé dans les fossés du Louvre, le casque à large rebord, de type « chapel de Montauban », de Martin d'Aragon (*fig. 6*) sont ornés de couronnes d'orfèvrerie ; ils renvoient d'une certaine manière aux images des cimiers évoqués par la littérature courtoise du XII^e siècle.



6. Grand chapel de fer timbré d'une couronne
sur le sceau de Martin d'Aragon, roi de Sicile († 1409) – détail
Moulage, AN, Sc/St/8682. Archives nationales, Paris

La chronique relatant des faits historiques s'empare également du cimier en tant qu'élément expressif, lui attribuant parfois une force dramatique pouvant caractériser un personnage. Guillaume le Breton, dans la *Philippide*, fait intervenir par deux fois Renaud

20. Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, 6 vol., Paris, 1858-1870, t. 1, 1858, p. 236. L'idée est reprise dans l'article « heaume » de l'*Encyclopédie médiévale*, 2 vol., Paris, 1996, t. 2, p. 380) : « pierres précieuses [...] serties sur des couronnes ou bandes d'or rapportées sur le fer, accompagnée de l'aveu : aucune collection ne renferme aujourd'hui de ces armures ainsi ornées datant des XII^e et XIII^e siècles. »

de Dammartin coiffé d'un heaume timbré²¹. Le chroniqueur se borne d'ailleurs à mentionner qu'il s'agit de deux fanons de baleine sans bien en préciser la disposition, le décor et la dimension²². Les sceaux de l'époque à laquelle la *Philippide* est écrite, vers 1220, ne présentent pas encore de cimiers aux deux lames ou fanons dressés de chaque côté du heaume comme on pourrait le comprendre à la lecture du commentaire de Guillaume le Breton²³. Cette mode du cimier « double » semble n'apparaître que vers la fin du XIII^e siècle. Peu de temps après Bouvines, les cimiers sont posés d'avant en arrière, adoptant plutôt la forme d'écrans ou de crêtes²⁴.

Les images de la version illustrée de l'*Énéide* d'Henri Van Veldeke²⁵ procèdent d'une démarche identique : les guerriers coiffés d'un heaume cachant leur visage se reconnaissent au premier coup d'œil grâce au cimier. On peut se demander si l'auteur des peintures a eu sous les yeux un modèle réel pour chaque type reproduit. Avons-nous affaire ici à la première apparition, la mise en scène de ces cimiers qui peupleront l'imaginaire chevaleresque et animeront les fêtes, les joyeuses entrées, les tournois ? Si c'est bien le cas, alors l'idée aura devancé la réalisation.

Les représentations peintes ou sculptées de cimiers datant du XIII^e siècle, ailleurs que sur les sceaux sont assez rares, même en tenant compte de la mise en images de légendes ou d'histoires. Les tablettes d'ivoire, objets finement sculptés, restituent des scènes exposant les détails de l'équipement et du harnachement du chevalier. Les heaumes y sont rarement timbrés²⁶ où, lorsqu'ils le sont, le cimier suit un type très banal, celui de l'éventail ou crête.

Ainsi, le couvercle d'un coffret en ivoire conservé au British Museum²⁷ représente le siège d'une place-forte, le « castel d'amour », un thème en vogue au début du XIV^e siècle auprès d'une clientèle assez fortunée pour se procurer ces objets délicatement sculptés. Au premier plan apparaît une scène de joute. Les deux cavaliers qui s'affrontent à la lance courtoise portent des heaumes fermés, celui de gauche est timbré d'un oiseau, l'autre d'un éventail, écran ou crête. Le cavalier de droite porte un bouclier avec pour armoiries, trois roses boutonnées, motif similaire à celui d'une valve de miroir datant de la même époque, aujourd'hui dans les collections du Musée du Louvre (*fig. 7*).

Ce sont principalement les séries de sceaux qui témoignent de la diffusion, du développement et de la variété des cimiers. Avec l'aide de ces documents, il est possible de suivre les évolutions de la forme et les étapes de l'utilisation du « timbre » des heaumes.

21. Épisodes de la campagne menée jusque Damme en Flandre et de la bataille de Bouvines. Voir GUILLAUME LE BRETON, *La Philippide. Poème*, éd. François GUIZOT, coll. *Mémoires relatifs à l'Histoire de France* (vol. 12), Paris, 1825, p. 271 et 274. Un autre Renaud de Dammartin, en 1323, arbore pour cimier une sirène entre deux ailes de chauve-souris sur son sceau (AN, Sc/A/43).

22. Voir dans le chapitre II à venir, paragraphe 3 intitulé « Première approche typologique des cimiers utilisés au XIII^e siècle », le type 6, chimère ou dragon entre deux lames.

23. GUILLAUME LE BRETON (cité n. 21), p. 274 : « sur le haut de sa tête le brillant cimier de son casque agite dans les airs une double aigrette, tirée des noires côtes que porte au-dessous de l'ancre de sa gueule, la baleine habitante de la mer de Bretagne ; en sorte que le chevalier, déjà grand de sa personne, ajoutant ainsi à sa taille ce bizarre ornement, semblait encore plus grand ».

24. Voir dans le prochain chapitre II, au paragraphe 3, le type 2. Première apparition sur les sceaux vers 1220 (comte de Loos).

25. Berlin, Preussische Staatsbibliothek, Ms. germ. 282. Voir plus loin *fig. 10*.

26. Cette lacune apparaît bien dans le catalogue des collections du Musée du Louvre, Danièle GABORIT-CHOPIN, *Ivoires médiévaux*, Paris, 2003.

27. British Museum, numéro 1888, 0208.1.



7. Scène de tournoi au premier plan, devant le « château d'amour » assiégé.

Les heaumes sont dépourvus de cimiers. Chaque angle du couvercle porte un dragon ou chimère, du même type que ceux qui figurent sur les sceaux. Cette créature fabuleuse apparaît sur les cimiers de la fin du XIII^e siècle. Elle est aussi commune et banale que celle de l'écran sur les sceaux équestres et fréquemment gravée comme ornement dans les écoinçons des contre-sceaux. Les tablettes sont vraisemblablement des objets réalisés en série, sans recherche de personnalisation mais répondant au goût d'une clientèle au fait des choses de la littérature courtoise.

Valve de miroir en ivoire (début du XIV^e siècle). Musée du Louvre, Paris, Inv. O. A. 7279

II. LES « PRE-CIMIERS ». REPETITION DU DECOR HERALDIQUE SUR LE HEAUME (FIN DU XII^e SIECLE)

Le timbre²⁸ de certains heaumes restitué par des représentation de la fin du XII^e siècle semble parfois avoir reçu un décor peint. Cette ornementation, avec ses motifs et ses

28. Pour Frédéric GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancien français*, 10 vol., 1881-1902, t. 7, 1892, p. 718-719, le mot « timbre » désignerait à l'origine une sorte de récipient creux, évasé, une auge, avant d'être employé pour nommer une cloche, un tambour, instruments de musique qui résonnent et donnent un son. C'est ensuite le timbre de la voix dans le sens le plus couramment admis aujourd'hui. Godefroy ne lui attribue une connotation héraldique qu'à partir du XVII^e siècle, pour décrire une cotte d'armes, vêtement évasé passé au-dessus de l'armure (d'après Claude FAUCHET, *Origine des chevaliers, armoiries et héraux*, Paris, 1611, chap.1 p. 3). Quant au verbe « timbrer », il n'est documenté qu'à partir du XVI^e siècle à la notice « timbrage » (p. 718) : « À Jacques De Smet, peintre, pour avoir painct cinq grands blasons esleveez et timbrez ; deux douzaines de blasons d'une feuille de grand, les quatre quartiers dudit seigneur de Velaines aussi d'une fouille de grand, les timbrages, cotte d'armes, autres quatre quartiers sur bois fait à l'huile, doré de fin or, l'espée d'armes, les gantelets et espérons, les chandeliers, la custode où pendent les arme ; et finalement fait soixante-trois petits blasons ; le tout servants pour le service, obsèques, funérailles et perpétuelle mémoire dudit feu seigneur de Velaines, 61 lb. 6 s. » (d'après Amaury Louis DE LA GRANGE, Louis CLOQUET, *Étude sur l'art à Tournai*, 1575, chap. 2 p. 260). Or on remarque le mot « timbre » est déjà en usage au XV^e siècle. Le manuscrit des tournois du roi René (BnF, ms. fr. 2695) l'emploie plusieurs fois pour désigner l'appendice héraldique coiffant le dessus du heaume. Il est rapporté dans l'édition de Théodore de Quatrebarbes à laquelle Godefroy pouvait se référer (notice insérée dans le tome I des *Œuvres du roi René* par Paulin Paris, 1846).

couleurs, permettrait d'identifier l'homme de guerre, le cavalier, dont le bouclier présentant les premières marques héraldiques n'est visible que d'un côté, donc difficilement repérable en plein combat, dans le tumulte de la mêlée, au milieu de ses amis, ou affrontant ses ennemis. Ici, l'ornementation du heaume, rappel du motif des armoiries, ne constitue pas encore véritablement un cimier, construction en relief ²⁹.



8. Geoffroy Plantagenêt coiffé d'un heaume (?) reproduisant un élément du décor héraldique apparaissant sur l'écu : le lion

Dessin (détail) de l'émail Plantagenêt du Musée Tissé du Mans (vers 1160)
(Ottfried NEUBECKER, *Heraldik*, Francfort, 1977, p. 62)

Le premier exemple connu pour ce type de « pré-cimier » est illustré par la fameuse « plaque du Mans » (fig. 8) qui passe pour être la plus ancienne représentation d'un chevalier portant ses couleurs héraldiques. Le personnage a été identifié comme étant Geoffroy Plantagenêt. Il est figuré en pied, tenant un écu et une épée, coiffé d'un heaume à timbre pointu³⁰. Un des lions des armes de l'écu est reproduit sur le heaume, placé tête vers l'avant, contourné.

Plusieurs sceaux équestres de la même période confirment la diffusion de ce mode de représentation sur des heaumes : ceux du comte de Flandre Philippe d'Alsace (fig. 9), signalés et décrits depuis longtemps dans les ouvrages héraldiques et sigillographiques³¹ ; le comte de Flandre arbore le lion de ses armoiries sur son écu et sur son heaume.

D'autres exemples de heaumes peints provenant de l'aire germanique ont été indiqués par l'héraldiste suisse Paul Ganz³² et par Jean-Jacques Waltz³³. De même, des heaumes à

29. Arthur Charles FOX-DAVIES, *A complete guide to Heraldry*, Londres, 1909, p. 327 : « The rudiments and origins of crests doubtless they were. Crests they were not ».

30. On pourrait voir également un bonnet brodé, cependant Geoffroy, bien que ne portant pas de cotte de mailles, est en armes, tenant épée et bouclier. Les heaumes de cette époque sont encore pointus, au type « Spangerhelm », et n'ont pas encore adopté la forme au timbre aplati.

31. Olivier DE WREE, dit Vredius, *Les sceaux des comtes de Flandre*, Bruges, 1641. AN, Sc/F/139. Germain DEMAY, *Le costume au Moyen Âge*, Paris, 1880, p. 130 et 139. Jean-Théodore DE RAADT, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, 2 vol., 1898-1899, Bruxelles, t 1, 1898, p. 454. René LAURENT, *Les sceaux des princes territoriaux belges du X^e siècle à 1482*, 3 vol., 1993, Bruxelles, t. 2, 1993. Michel PASTOUREAU *Traité d'héraldique*, Paris, 1993, p. 205.

32. Cité par NEUBECKER, *Heraldik...* (cité n. 12), édition allemande, p. 152.

33. Jean-Jacques WALTZ, *L'art héraldique en Alsace*, 2 vol., Paris, 1937-1939. Jean-Jacques

nasal portant les armoiries de l'écu figurent sur le manuscrit *Carmen de bello siculo*³⁴ datant de l'extrême fin du XII^e siècle, ainsi qu'au folio 13 de la *Bible* de Harding évoquée plus haut. La mode des heaumes peints aux motifs « des armes » semble se prolonger au XIII^e siècle. Les dates de fabrication des matrices de sceaux sur lesquelles apparaît cette particularité se situeraient entre 1160 et 1220. Un manuscrit allemand conservé à Leipzig³⁵ montre un « bandé », décor héraldique peint sur un heaume fermé, vers 1240³⁶. Les armes de Craon (un losangé) sont répétées sur la housse du cheval, sur le bouclier et sur le heaume d'Amaury, sénéchal d'Anjou³⁷, vers 1223 (*fig. 9 bis*). La même disposition se retrouve pour Jean d'Axel (un chevron) vers 1226³⁸. Sur le sceau équestre de Jean de Croisilles, d'après une empreinte de 1294 (Demay, *Artois*, 276), la matrice ayant pu être gravée trente ans plus tôt, le heaume montre encore la répétition des armoiries, des losanges³⁹.



9



9 bis

9. *Sceau de Philippe d'Alsace, comte de Flandre (d'après une empreinte de 1164).*

Le heaume au timbre élevé et imposant est orné d'un motif héraldique semblable à ceux de la bannière et du bouclier

Moulage (détail), AN, Sc/F/139. Archives nationales, Paris

9 bis. *Sceau d'Amaury, sénéchal d'Anjou (d'après une empreinte de 1223).*

Le heaume est décoré du même motif que les armoiries du bouclier et de la housse
Dessin (détail) de Germain DEMAY, *Histoire du costume d'après les sceaux*, Paris, 1880, p. 139

Waltz est le nom du célèbre illustrateur et caricaturiste alsacien plus connu sous le pseudonyme de Hansi (1873-1951).

34. Berne, Bibliothèque « Bourgeoise », codex 120, f°130 ; reproduit dans NEUBECKER, *Héraldik...* (cité n. 12), p. 118.

35. FOX-DAVIES, *Complete guide...* (cité n. 29), rééd. 1949, p. 306, fig. 569.

36. D'autres exemples datant de cette période charnière sont présentés page 152 de l'édition allemande de NEUBECKER, *Héraldik...* (cité n. 12).

37. DEMAY, *Le costume...* (cité n. 31), p. 180.

38. *Ibid.*, p. 139, fig. 114 et AN, Sc/F/139.

39. AN, Sc/A/276.